

Les Éditions de la reine Mab



# LES ORPHELINS REPENTANTS

*Tome 3*



L'arbre aux corbeaux  
*Gaspar David Friedrich*

Wilfrid Sébaoun

**LES ORPHELINS REPENTANTS**

*Poèmes*

Tome 3

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-12-2  
© Les Éditions de la reine Mab, 2007

# I

*The Autumn day its course has run — the Autumn evening falls  
Already risen the Autumn moon gleams quiet on these walls  
And Twilight to my lonely house a silent guest is come  
In mask of gloom through every room she passes dusk and dumb  
Her veil is spread, her shadow shed o'er stair and chamber void  
And now I feel her presence steal even to my lone fire side  
Sit silent Nun — sit there and be  
Comrade and Confident to me*  
CHARLOTTE BRONTË





L'ORPHELINE  
ET LES CLOCHES DE PÂQUES

Je suis de ces fleurs qui s'étiolent  
Sous un ciel qui ne parle pas ;  
Mon deuil allait me rendre folle,  
Étrangère aux joies d'ici-bas.

Cachée dans le cœur d'une cloche,  
Maman est venue m'annoncer  
Par énigme que l'heure est proche  
Où doit venir mon fiancé.

Je ne serai plus toute seule  
Au bal du 14 juillet  
Puisque la Madone et Dieu veulent  
Que je devienne rouge œillet.

UNE FEMME SE CHANTE  
UNE BERCEUSE

Grand-mère, si tu étais là  
J'aurais moins peur de certains songes,  
Moins peur des ombres d'un cœur las  
Et des chimères qui le rongent  
Peu à peu ainsi que des rats.

*Ah ! si tu étais là, grand-mère,  
Mon âme serait moins amère.*

Je serais, comme dans le temps,  
Une sage petite fille,  
Tu me dirais, en me bordant,  
Qu'au fond de la lune qui brille  
Pleure toute seule maman.

*Ah ! si tu étais là, grand-mère,  
Mon âme serait moins amère.*

Je croirais, en fermant les yeux,  
Sentir serpenter sur mes joues  
Des petits ruisseaux merveilleux  
Vers le lac éternel où jouent  
Les belles fées aux cheveux bleus.

*Ah ! si tu étais là, grand-mère,  
Mon âme serait moins amère.*

Je serais la petite sœur  
De Pinocchio, ou sa cousine,  
J'aurais comme lui un bon cœur,  
Et bien que je sois orpheline  
Le monde serait bien meilleur.

*Ah ! si tu étais là, grand-mère,  
Mon âme serait moins amère.*

## EN HIVER

### *Tableau d'un peintre vénitien*

Il faut, il faut que tu me dises,  
Mystique soleil, le secret  
De ce sombre ciel de Venise,  
À tout entendre je suis prêt.

Que fais-tu, soleil qui chemine,  
Pâle et dolent, dans ton désert,  
Comme un Pierrot sans Colombine  
Conduit par un destin pervers ?

Où vas-tu, affrontant d'extrêmes  
Périls ? Que cachent à mes yeux  
Pleins d'effroi ces nuages blêmes,  
Ces fumées d'invisibles feus ?

Qu'as-tu vu que tu peux à peine  
En songe voir tranquillement,  
Dans l'immense éternelle plaine ?  
Est-ce Dieu, est-ce le néant ?

Soleil sans couleur, ton silence,  
Dans cette toile est noir et lourd  
Comme les heures où avancent  
Main dans la main Mort et Amour.

## TÂCHE D'ORPHELINE

Les sanglots gonflent ta gorge,  
Tes mains ont peur d'oublier  
Leur art ; ton âme s'insurge,  
Il faut pourtant travailler.

Il faut rendre à la Madone  
Le dé qu'elle t'a prêté  
Pour recoudre joies et peines  
D'un vieux rêve déchiré.

Pleure, fière couturière,  
Un chagrin libre aidera  
Ton âme à être meilleure,  
Ta nostalgie s'ouvrira.

## UN MYSTÈRE DE VENISE

Qui est cette dame charmante,  
Si élégante,  
Tenant un bouquet d'œillets noirs  
Dans sa main gantée de velours ?  
Qui attend-elle,  
Assise toute seule,  
Depuis si longtemps dans la gondole ?

Une mouette crie dans le ciel déjà clair ;  
Qui la comprend ?  
Peut-être quelque exilé  
Qui toute la nuit a veillé.

Le gondolier absent  
Tient peut-être la main de sa fille  
Orpheline à qui la fièvre rend  
La main de sa maman.

La gondole oseille  
Sur l'eau doucement.

MÉTAMORPHOSES  
(RÊVERIE D'UNE ORPHELINÉ)

Je ne suis plus qu'une diaphane main  
Obstinément tendue. Est-ce que rien  
Ne viendra éclaircir ma vie de chien  
Condamné à l'errance et à la faim ?

Âme habitant une rive déserte,  
Je ne suis plus que méditation vague  
Sur le destin, son horizon, ses vagues,  
Son déferlement qui me déconcerte.

Je ne suis plus que carrelet ouvert,  
Douloureuse attente entre ciel et mer,  
Amour nu, pardon nu, oubli, offerts,  
À une âme inconnue qui a souffert.

## CHUCHOTEMENT NOCTURNE

Regarde le ciel en face,  
Souviens-toi de tes promesses,  
Écoute chanter ton sang,  
Ne pleure pas toute seule  
Comme pleurent dans leurs mains  
Les orphelines sans foi ;  
Malgré ma mauvaise étoile,  
Bravant ses ruses, je viens.

Il ne faut pas que brisée,  
Loin de moi, sans moi, tu pleures ;  
Je viens, âme désolée.  
Mais la nuit qui nous sépare  
Est sans chemins, et immense.  
Il faut t'armer de patience.



## ORPHELINE DEVANT UN FIGUIER VIVANT

Ses yeux essaient d'oublier  
Le frémissement des feuilles  
Qui mimait l'ultime adieu  
Des mains d'une agonisante.  
Hélas, leur mémoire est lente  
À plier,  
Même impitoyablement fouaillée  
Par une angoisse stérile.

Mais, pour racheter l'amour  
Et le sauver de la déchéance,  
Ses lèvres accepteraient  
De subir le goût noir de la sève  
Qui peut-être encore court,  
Semblable au sang d'un vieux rêve,  
Obstinément dans les branches.

Adossée  
Au mur du jardin cruel  
Où errent les esseulées,  
Elle gémit de ne pas trouver  
La force de simplement crier :  
« Existe-t-il des contes de fées  
Aussi impurs que ma vie réelle ? ».

## UN HÔPITAL, PUIS UN AUTRE HÔPITAL

L'hôpital est vieux,  
Plus vieux qu'aucun des malades  
Dont l'âme va bientôt voir Dieu.  
Le crépuscule a le goût fade  
Des rêves des cœurs trop prudents.  
Il neige  
En silence, très simplement,  
Et personne ne prétend  
Voir là l'effet de quelque sortilège.

Le rusé renoncement  
Rôde en cachant ses dents.  
Peut-être sans se rendre compte  
De l'angoisse qui monte  
Dans la nuit de son cœur las,  
Une femme tend les bras  
Vers un homme qui s'en va,  
Qu'elle ne sauvera pas.

Devant moi, sur la table  
Où quand je le peux j'écris,  
Il n'y a que le ciel ni bleu ni gris  
Du dernier été véritable,  
Et des ombres de cris,  
Ombres errantes  
Que les branches de mon deuil tentent.

Il est resté de l'hôpital  
Qui a vu naître mon mal  
En un temps lointain, lointain,  
Une fenêtre et un bout de jardin.  
À quoi bon mettre la main  
Devant la fente par où regardent  
Tour à tour la mort,  
La vie voilée de remords  
Et l'enfant confié à leur garde ?  
Il a soufflé dans le paradis  
De la marelle une brise noire.  
Triste est ma dure mémoire,  
Même quand son masque rit !

Toutes les pluies et les neiges tombées  
Durant un nombre fou d'années  
Sur les cimetières  
Auraient été découragées  
Par le feu de mes paupières.

## LA SIMPLICITE MÊME

Les pierres tombales  
Un jour ou l'autre se révèlent  
Parfaitement inutiles  
Ou même frivoles.  
Les paupières brûlent.

## RÉALISME

Tu ne reviendras peut-être pas.  
Si tu reviens je te reconnaîtrai sans peine.  
Si ma tenace espérance est vaine,  
Je ferai, il le faudra,  
Le premier pas et tous les autres pas.  
Je les ferai le plus tard possible.  
Le trépas, pourtant, est-ce si terrible ?

## ENTRE NOUS

Sans son habituelle parure,  
Ma rêverie s'est révélée  
Lèvres douloureuses tentées  
Par une incantation obscure,  
Paupières partageant leur sable  
Avec une lune insatiable,  
Sang déferlant sur une attente  
Toujours plus sombre et plus violente,  
Chair ouverte comme un ciel clair  
D'été à de soudains éclairs.

## DEUX SOUFFRANCES

Âme qui n'a nul souvenir  
De la vivifiante douceur  
Que tu cherches dans une autre âme,  
N'as-tu devant toi qu'un fantôme,  
Au regard de neige ou de brume,  
Qui ne peut sortir du miroir ?

Non ! Je vis ! Il faut donc comprendre  
Que la sacrilège folie  
Des orphelins t'a mutilée,  
Et que la douceur de la cendre  
Est la seule douceur promise  
Aux âmes que leur deuil écrase.

## PARTAGE IMPUR

Aucun chemin n'a été révélé !  
Nos âmes n'ont rien pour se consoler  
Que l'amour aveugle et un Dieu caché.

Elles n'auront pas, pour gagner un ciel  
Où aucun abandon ne soit réel,  
D'autre guide ailé qu'un amour charnel.

Vers qui crier si ce guide oublieux,  
Lorsque nos corps seront devenus vieux,  
Se perd dans un désert froid et brumeux ?

On entend le tocsin dans notre sang,  
Le râle du soleil à l'occident,  
Le pas des années toujours plus bruyant.

Que ferons-nous si nous entendons rire  
De l'infini que nos âmes désirent,  
Le néant, sur le seuil de son empire ?



## LE CERTAIN ET LE POSSIBLE

Devant nous s'est dressé, sombre et aveugle,  
Le temps où des merles cyniques  
Cachés dans les jardins révèlent  
Les secrets des chambres sans étoiles.

Sans mentir sur le morne désert  
Que peut être toute nuit,  
La lune berce des étangs  
Plus vieux que les maigres rayons  
Qui errent dans notre sang.

Pourquoi ne creuserions-nous pas,  
Nous, malgré nos rêves las,  
De nouvelles vives ornières  
Sur des chemins arbitraires ?

Quelle âme peut, seule,  
Adoucir les plaies  
Où sifflent les flammes  
Des aubes déçues ?

Aide-moi, même un remords  
Peut faire fleurir un partage,  
Même une nostalgie impitoyable  
S'endort  
Dans un lit préparé par deux âmes.

## GRÂCE

Le corps ne meurt qu'une fois ;  
Un nombre infini de croix  
Dans l'au-delà désespèrent  
L'âme restée solitaire.

Existe-t-il sous les cieux  
Pire souillure que celle  
D'une âme qui se rebelle,  
Au nom d'un deuil, contre Dieu ?

Nous allions traînant nos peines  
Attendre de port en port,  
En craignant que trop tôt vienne  
Vers nous l'Ange de la Mort.

Le hasard parfois fait grâce :  
Nous nous sommes rencontrés ;  
Voilà que Satan grimace,  
Un amour tardif est né.

Cet amour sera la flamme,  
Nourrie par nos souvenirs  
D'années passées à souffrir,  
Qui purifiera nos âmes.

Nous guéirons de l'enfer  
D'une nostalgie stérile  
Qui de toute paix exile  
À jamais l'âme et la chair :  
Nous allons partir pour l'île  
Cachée que chante la mer !

## SANS PREUVE

Laisse-moi t'essuyer les joues,  
Laisse-moi te prendre les mains,  
Le ciel a voulu que se nouent  
L'un à l'autre nos deux destins.

Ne pleure plus, il reste encore  
Assez de soleil dans mon cœur  
Pour faire dans ton cœur éclore  
Des myosotis et d'autres fleurs.

Je te prédis les roses noires  
Qui poussent dans les cœurs brisés,  
Les lys profonds où viennent boire  
Les étoiles des yeux cernés.

Sorcier, l'amour se change en sève ;  
Sorcière se révèle aussi  
La nostalgie quand elle enlève  
Son noir domino d'infini.

Que ton cœur accepte en silence  
Son pieux besoin d'entretenir  
Un deuil sans fin, c'est bien. Mais pense  
Aux promesses de l'avenir.

Pour apaiser la nuit fiévreuse  
De ton cœur, je te chanterai  
Les simples et douces berceuses  
Que la lune chante aux forêts.

Tu verras revivre tes rêves  
Comme les enfants du saloir  
Que saint Nicolas par sa brève  
Prière ôta au gouffre noir.

## SERA-T-ELLE SAUVÉE ?

Elle examine dans sa glace  
Ses cheveux blancs, son front ridé ;  
Son cœur de vieille fille lasse  
Pleure l'espoir abandonné  
D'un purgatoire partagé.

Sa mère nouait à sa tresse,  
Il y a de cela longtemps,  
Chaque dimanche une promesse  
Qui fascinait son cœur d'enfant  
Et faisait bien rire Satan.

La mort par surprise vint prendre,  
Comme un chat croque les souris,  
Sa naïve mère si tendre,  
Avant qu'elle eût les cheveux gris.  
Qu'est devenu l'amour promis ?

## DÉNOUEMENT

Que l'âme soit angoissée ou sereine,  
À quoi bon demander ce qui l'amène  
À l'Ange de la Mort entré en scène ?

Comme l'exigeaient nos rôles de fer,  
Nous avons attendu, cherché, souffert,  
Avant d'être affranchis de deuils amers.

L'heure de noir et de rouge voilée  
Hulule au loin, mais nos âmes troublées  
Ne seront point par elle séparées :

Nous nous dirons adieu si tendrement  
Que seront changés les derniers moments  
En siècle ailé de Belle-au-bois-dormant.

## RETOUR DÉFINITIF

Pardonnons-nous les mensonges  
Dont nous nous sommes déchirés,  
Etouffons les chimères qui rongent  
Les promesses de nos baisers ;

Que nos bouches démentent  
Les paroles imprudentes,  
Qu'elles renient les arides refus  
Et les silences ambigus,  
Maintenant que nos cœurs se repentent ;

Que pour nous racheter,  
Nos bouches suivent les sentiers  
Des vieux rites restaurés,  
Et se révèlent leurs mystères ;

Nous serons seuls sur la terre.



## CHANGEMENT

Souvent, le cœur penché  
Sur un miroir que rien n'étonne,  
Nous écoutions la mer nous reprocher  
Notre souffrance monotone.

Nous sentions bien qu'elle avait raison,  
Et demandions au Dieu des prophètes  
La force de tenir tête  
Au deuil sans rive et sans horizon  
Dont féroce nous nous rongions.

En ce temps-là, sur la même falaise  
Nous allions l'un et l'autre errer  
Et regarder sombrer  
Dans la mer des soleils obèses.  
Mais nous étions encore séparés.

L'amertume des années  
Dessilla nos yeux,  
Mais bien chèrement payée  
Fut la guérison de nos cœurs malheureux !

L'un pour l'autre, ce soir, rayonnent  
Nos cœurs, deux soleils rescapés  
D'un vieil abandon, et l'amour leur donne  
La force de se consoler.

## LE BOL BLEU

*«Bol indigo, profonde plaie  
Dont les lèvres sont pour mes lèvres  
Preuve certaine que les larmes  
Qui tombent, toutes nues,  
De mon âme peuvent  
Devenir un jour aussi douces  
Que bien des pluies ;*

*Bol intensément semblable  
Au ciel de mon Italie,  
Cette vallée des deuils mystiques,  
Je te serai fidèle  
Jusqu'à ce que vienne me prendre  
L'impitoyable séparatrice  
Aux mains terreuses. »*

Voilà ce que j'avais promis  
À un bol bleu que j'ai brisé !  
Ô mon âme, sauras-tu avoir pitié  
De toi, voudras-tu enfanter  
Bientôt un invulnérable oubli ?

## LES SŒURS

### *Une énigme*

Les pensées des deux érudites  
Épousent le cheminement  
Vers l'ancre où la mort les attend  
Des flammes d'un feu qui crépite,  
Révélant les secrets du sang.

Les sœurs de la nuit se partagent  
Un long silence aventureux ;  
Toutes les deux trichent au jeu ;  
La bataille de dés fait rage,  
Applaudie par le diable et Dieu.

Violettes et roses de cendre  
Revivent afin de pouvoir  
Offrir aux dés nus, qui rient noir,  
Tout l'empire qu'ils voudront prendre  
Sur les sources du désespoir.

Enfant d'une forêt lointaine,  
Un vent s'est levé, qui maudit  
Tous les deuils, et promet l'oubli ;  
Le feu s'exalte mais la reine  
Est seule et pleure dans son lit.

## SUR LA PASSERELLE

Je t'écrirai, promet-elle,  
Des lettres flottantes  
Que l'horizon pourra lire,  
S'il le veut, par-dessus ton épaule,  
Sans rien compromettre ;  
Des lettres de lune en feu  
Que les océans t'envieront ;  
Des lettres d'où mille énigmes  
Aux yeux pleins de violettes  
S'élanceront vers ton âme ;  
Des lettres assez fertiles  
Pour qu'y germent quelques-unes  
Des larmes versées par un fantôme ;  
Des lettres saturées de rêveries  
Se débattant dans les griffes  
D'une douleur qui ne dit pas son nom.

Ne viens pas plus loin, dit-elle.

Comme alors flamboya  
Le silence du ciel de juillet !

Sois patient,  
Murmura-t-elle en s'éloignant,  
Qu'est-ce qu'une vie ?

Le monde des apparences  
Nous sépara pour toujours.

CHOSSES RECONNUES  
DANS UNE TAPISSERIE ANCIENNE

Rien n'a changé,  
J'ai sous les yeux, il faut bien l'avouer,  
L'éternelle réalité :

Les lèvres douloureuses,  
Les morsures du froid ;  
Les fossés qu'entre les âmes creusent  
La mauvaise foi ;  
À l'horizon, la sinistre faucheuse  
Qui vient faire son choix ;

La torture appliquée aux arbres,  
Le ciel dur comme le marbre,  
L'étang qui ne voit  
Plus rien, cloué sur sa croix ;  
Les âmes sans défense  
Qui essaient de trouver leur nid,  
Les cris  
Qui tournoient au-dessus du silence  
Dans l'hiver immense ;

Comme des loups chassés des bois  
Par la famine,  
Des attentes d'orphelines  
Rôdent sous un ciel sourd et sans voix ;

À perte de vue, la nostalgie  
De la neige étreint les champs ;  
Un soir sans promesse descend ;  
Au bord d'un chemin de tristesse infinie  
Claquent des dents  
Des chimères, des rêveries,  
Accroupies  
Autour d'un feu mourant.

## MASQUE EN VITRINE

Comme c'est douloureux de découvrir  
En soi la folie d'avoir cru tenir  
Par les cornes la lune et l'avenir !

Aux cœurs brisés la mort offre ses grèves.  
Est-ce méditation, n'est-ce que rêve,  
Ce coin du voile noir qui se soulève ?

Notre amour n'est plus qu'un maussade automne  
Indigne du secours de la Madone,  
Venise courroucée nous abandonne.

Plus d'une rue se rappelle, songeuse,  
Les échos éteints de questions trompeuses,  
Notre incrédulité croît et se creuse.

Même dans le Ghetto la nuit devient  
Moins compatissante en voyant nos liens  
Se corrompre et nos cœurs presque païens.

Qu'avons-nous su pénétrer des secrets  
Que notre amour maladif recelait  
Et que la vitrine en vain nous montrait ?



Le bric-à-brac d'une fête hypocrite  
Qui à l'oubli des malheurs nous invite  
N'aurait-il pas dû nous troubler plus vite ?

Nous voilà poussés vers cette boutique  
Par la sensation bien énigmatique  
Que l'art plus que la vie est véridique !

C'était la vie, et non le carnaval,  
Pourtant, qui criait le bien et le mal  
Quand notre amour nous semblait sans égal.

Une pâle poupée, lèvres de pierre,  
Joues affligées d'ombres imaginaires,  
Cheveux bleus, nourrit nos pensées amères.

Quels loups, quels remords hantent la vitrine  
D'où, désolée, la poupée orpheline  
Ne peut aider un amour qui décline ?

« Où que vous alliez rôde le malheur,  
Ne le savez-vous pas ? » nous dit, moqueur,  
Le démon qui entend battre nos cœurs ?

Ne nous cache rien au seuil d'un exil,  
Ô masque d'or au sourire subtil,  
Devant nous le chemin s'allonge-t-il ?

## CORRIDA

Le côté de l'ombre se trouble ;  
Le grand spectacle qu'il contemple  
Est vraiment neuf et surprenant.  
Les yeux mi-clos, sur la barrière,  
La nostalgie, s'abandonnant  
À son instinct de carnassière,  
Ouvre et ferme son éventail  
Distraitement, et guette l'heure  
Où l'on égorge le soleil.

## UNE MAUVAISE SURPRISE

Je me souviens d'une légende  
Aussi venimeuse que toi,  
Tristesse de mauvaise foi,  
Et je voudrais que tu l'entendes.

Horreur ! Un brouillard ondoyant  
A surgi, je ne sais comment,  
Dans mon esprit ! Un angoissant  
Mélange de neige et de sang.

Désespérément je le fouille,  
Ce brouillard pervers me dépouille  
Des vocables qu'il me faudrait.  
La légende reste un secret !

Il me semble qu'un deuil accable  
L'immense peuple des vocables.  
Mon cœur doit-il se résigner  
À se laisser sans fin ronger  
Par toi, tristesse détestable ?

## MIDI

Dans quel coin de France ou d'Italie  
A-t-on jamais rencontré  
Un coq ou un tournesol  
Qui ne clame pas que ce serait folie  
Ni féconde ni jolie  
Que de renier le soleil ?

Mais au cœur embrumé de mélancolie,  
Au cœur qu'un deuil sans fin a séduit,  
Qu'est-il resté qui le lie  
Au Ghetto, sinon la nuit ?

Des sourires nourris en secret  
Par des rêves suspendus aux cordes,  
Avec du linge et des draps,  
Au-dessus de l'eau,  
Cherchent une âme et se perdent  
Dans un accablant cliquetis de reflets.

## GRAVÉ SUR UN CIEL DUR

Êtes-vous signes  
Nourris d'un sang clandestin,  
Vous  
Qui fascinez les orphelins,

Algues rêveuses révoltées  
Dans le courant d'une rivière,

Branches d'arbres dépouillés  
De leurs nids et de leurs feuilles  
Dans le vent froid de l'hiver,

Routes frayées sur l'océan  
Par de lascives lunes  
Vers les vertiges sans remords  
Promis par l'horizon,

Bras douloureux las d'être tendus  
Depuis le commencement du monde  
Vers des rédemptrices qui se taisent  
Et ne sont peut-être que fantômes  
Issus de la nuit d'un cœur malade,

Cornes du masque éternel ?

## RECOMMENCEMENT

Après avoir marché des siècles,  
Soudainement tu viens ouvrir  
D'une clé, féroce ou espiègle,  
Toute nue, un printemps désert.

Dans la forêt qui t'accompagne,  
Le coucou qui me nargue ment ;  
Bien que sans cesse je m'en plaigne,  
Tu ne le reconnais jamais.

Dans le ciel sombre un rêve pleure,  
Triste comme un soleil paria :  
Comment changer pour toujours plaire  
Et ne jamais être renié ?

Peu à peu, les sentiers s'effacent,  
La forêt s'ouvre en main de nuit  
Où se croisent joies et souffrances.  
Tu ne dis rien, et le temps fuit.

## AVEC UN BOUQUET DE JONQUILLES

*Madrigal peut-être déraisonnable*

Tu peux, certes, prendre au sérieux  
Les fous rires du feu,  
Tu peux croire plaire ou déplaire  
À l'âme du cadran solaire ;  
Mais est-ce que tu peux,  
Dans cette vallée de pleurs et de quêtes,  
Attendre des chants joyeux  
D'un pauvre diable de poète  
Qui ne sait qu'à peu près ce qu'il dit,  
Si tu n'es pas prête  
À chercher avec lui l'oubli ?

## VERS UN SAULE

Nous marchons, sur la rive oubliée  
D'un vieux fleuve aux yeux pleins de reproches,  
À la rencontre d'un saule  
Qui vient vers nous au nom de l'amour.  
Il saura nous entendre et nous croire.

Nous raconterons la véritable histoire  
De la lune de paille orpheline  
Et du coq en fer-blanc romantique  
Qui échangèrent leurs âmes  
Au cœur de leur nuit de noces.

De grands papillons de nuit  
Aux ailes de naufrage et de cendre,  
Peut-être soucieux, nous accompagnent.  
Je te dis :  
« Hâtons-nous, mais que ton cœur se calme,  
La nuit s'ouvrira, nous serons libres,  
Et le saule se souvient  
Aussi bien que nous de ses promesses. »

Tu souris,  
Et mon âme devine sans peine  
Qu'erre sur tes lèvres l'ombre  
D'une chanson folle et tendre  
Qu'au loin dans ta rêverie  
L'ombre du saule inventa pour nous.



## À DES SAGES

Lys qui observez  
Le spectacle du ciel dans l'eau des ornières  
Et longuement méditez  
Sur les traditions de tant de chemins,  
Qu'avez-vous reconnu dans les prières  
Etoilées des pèlerins ?  
Vous souvenez-vous du passage  
De l'Oiseau Bleu  
Volant vers sa cage,  
La captive au cœur de feu,  
La tour mystique où rêve Dieu  
Loin des nuages ?

Lys, perspicaces témoins  
Des exploits de l'amour de loin,  
Vous savez sûrement que le ciel est riche,  
Qu'il joue volontiers au poker et triche,  
Qu'il ne nourrit pas les chiens,  
Qu'il se fâche pour un rien,  
Que des plus touchantes chimères  
Nées dans ses serres  
Il n'a nul souci ;  
Vous savez aussi  
Combien de reflets dans l'eau muette  
Abandonnée par une tempête  
À vos pieds ont lutte, lutte,  
Pour croire à leur éternité.

## LA BONTÉ DES VIEUX ARBRES

L'art des chimères s'est éteint  
Sans recours, dans ce jardin ;  
Le soir descend, l'heure est passée  
Des consolations factices ;  
Aux âmes marquées  
Par les laides cicatrices  
Laissées par la solitude,  
Les vieux arbres à l'écorce rude  
Ne font aucun reproche,  
Ils leur disent simplement,  
Sans mots superflus, qu'approche  
La nuit du Jugement,  
Et leur enseigne  
Le réalisme et l'humilité  
Des étoiles qui saignent  
Sur l'horizon d'acier.

## II

*Their pinions, ostrich-like, for sails out-spread,  
Two lovely children run an endless race,  
    A sister and a brother!  
    This far outstripp'd the other;  
Yet ever runs she with reverted face,  
And looks and listens for the boy behind:  
    For he, alas! is blind!*  
*O'er rough and smooth with even step he passed,  
And knows not whether he be first or last.*

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

Time, real and imaginary



## REMARQUE AMICALE

Vos manières n'étaient pas bonnes,  
Chiens et rossignols indiscrets,  
Vous trahissiez trop de secrets.  
Les temps ont changé : plus personne  
N'ouvre son cœur comme autrefois ;  
À la campagne, aux parcs, aux bois,  
La lune préfère les rues  
Où des chimères toutes nues  
Font sourire ou gémir Pierrot,  
Poète avare de ses mots.

## PARIS UN 14 JUILLET

Dans Paris, morne, vieux, inquiet,  
Sous les nuées qui se rassemblent,  
Il n'y a plus rien qui ressemble  
Aux bals du 14 juillet.  
Les étoiles de mon cœur tremblent  
Comme si l'espoir s'enfuyait.

Tournent à l'acide les larmes  
Dans mon âme assoiffée de foi ;  
Règne dans Paris le vacarme  
D'un culte d'idoles sans voix  
Pour promettre quoi que ce soit  
Aux âmes libres qui s'alarment.

J'écoute l'âme de la mer  
Chanter au fond d'un coquillage,  
Mais c'est là un enfantillage  
Bien vain : j'ai trop longtemps souffert,  
Rien ne répare les outrages  
Du temps, ou les rend moins amers.

Dans le quartier de la Bastille  
Rôdent, boiteux, des souvenirs  
D'amours que Satan put flétrir  
Mais qui dans le cœur de Dieu brillent.  
Il faut plus, pour faire mourir  
Le taureau, que les banderilles !

Les chimères de Notre-Dame  
Comprennent-elles mieux Paris  
Que le batelier qui se dit  
Un poème en plongeant ses rames  
Dans le sang de ses nuits, épris  
D'une lointaine tendre dame ?

La croix n'est pas au supplicé  
Moins dure que la guillotine,  
Ne firent au jeu bonne mine  
Ni Spartacus ni Lavoisier.  
Vers la pire des fins cheminent,  
Sous tous les cieux, les mal-aimés.

Un promeneur mélancolique  
Se remémore un passé flou  
Hanté par des fées et des loups,  
Dans une rêverie ludique ;  
C'est moi, qui cherche en vain partout  
La fête de la République.

Dans le jardin du Luxembourg,  
La ronde figée des statues  
Accompagne le deuil des rues  
Livrées au mensonge si lourd  
Qu'est une fête dépourvue  
De joie, d'enthousiasme et d'amour.

## LA DERNIÈRE IMPASSE

Ta faim d'un dernier amour est indomptable,  
Tu n'as pas de quoi payer le juste prix,  
Le soleil de l'hiver ne fait pas crédit,  
C'est en vain que tu vendrais ton âme au diable.  
Pour le festin, ensemble autour de ton lit,  
La nuit, la solitude et la mort s'attablent.  
Jaloux, le diable leur crie : « bon appétit ! »



## CAUCHEMAR

*Mon âme a besoin du prompt secours  
De ton âme généreuse,  
Preuve en est cet affreux cauchemar :*

J'ai fait dans ma vie tant de sottises  
Que je mérite bien de mourir  
Tout seul, loin de toi, loin de la mer,  
La vieille, douce, grise mer, — grise,  
Pour les yeux de l'esprit, comme nos cheveux ;  
Je mérite bien d'agoniser  
Sans la consolation de trouver  
Dans tes yeux  
Le vrai chemin de l'éternité.

## LE DOS AU MUR

Qu'est-ce qu'un masque où le cœur demeure,  
T'y fies-tu, hypocrite orphelin ?  
Qu'est-ce qu'un amour sans lendemain,  
Sinon une aube où un rêve pleure ?

Un portrait se passe-t-il des yeux ?  
Qu'est-ce qu'une nuit qui rien ne tente ?  
Qu'est-ce qu'un Ghetto sans ombre errante ?  
Qu'est-ce qu'un deuil réprouvé par Dieu ?

Que seraient les mers occidentales  
Si aucun soleil n'y sombrait plus ?  
Qu'est-ce qu'un amour mal résolu  
À n'avoir que la mort pour rivale ?

Si tu meurs sans que tienne tes mains  
Et te sourie une Mélisande,  
Ne crains-tu pas qu'en enfer descende  
Ton âme en quittant un monde vain ?

## VEILLE DE LA FIN D'UN MONDE

Le soleil joue à chat perché  
Avec des nostalgies rapaces,  
Les anges dans le ciel grimacent,  
L'orpheline dresse un bûcher  
Dans son âme pour la tenace  
Et cruelle réalité.

## LES DÉVORANTS

Nous qui ne connaissons que par oui-dire  
La quiétude mystique et le sourire  
De l'âme abandonnée à son empire,  
Avant que la mort ne frappe au carreau,  
N'essaierons-nous pas d'échapper aux crocs  
De cette louve efflanquée affamée  
Qui rôde sans répit par nos vallées  
Et par nos monts, de jour comme de nuit :  
La solitude absolue éternelle,  
Qui rend dérisoire et presque irréaliste  
Toute espérance, et Dieu même détruit ?

Comment ? Nous n'avons qu'une seule chance  
D'y parvenir : c'est d'imposer silence  
Aux deuils, aux remords, aux nostalgies rances  
Qui par leurs cris épouvantent l'amour ;  
Notre salut, et de faire les sourds  
Aux prophéties des chimères infâmes  
Qui l'une de l'autre écartent nos âmes.

## BRÈCHE MÛRE

Le chemin se faufile  
Dans la foule des rêves  
Tel un filet de sang.

Les ténèbres sont tendres,  
Doucement elles bercent  
Les deux oiseaux aveugles.

Les notes d'une valse  
Révèlent les secrets  
De la source d'oubli.

Les angoisses pâlissent,  
La poussière des nuits  
Danse telle Mignon.

## FAUTE DE MIEUX

Nous saurons suivre des chemins  
De rayonnante solitude  
Sur les falaises raisonnables  
D'où l'on voit les soleils échoués.

Pour bien entendre les poupées  
Chanter la ronde de l'oubli,  
Il nous faudra fermer les yeux ;  
Nous n'y perdrons rien,  
Car la nuit des temps qui viennent  
Traversera nos paupières.

Sans attendre que se révèle  
À nous un rêve nouveau,  
Nous chercherons, nous chercherons, ensemble,  
Sous les feuilles mortes,  
Sous les pierres jetées,  
Sous la cendre,  
Des sources humbles servantes,  
Et nous les trouverons.

Nous ferons jaillir d'un coquillage  
Des essaims  
D'étincelles d'éternité.

## REFUGE

D'un silence de neige a surgi  
Un martèlement,  
À vrai dire bien peu surprenant,  
Semblable au déferlement  
D'un obscur défi.

Je lis dans tes yeux les dolentes paroles  
De la chanson du soleil de bois ;  
Mon cœur bat comme une cloche folle  
Et se demande pourquoi . —  
Le sais-tu, le sais-tu, réponds-moi !

Nous vivrons ensemble une agonie,  
Dieu seul sait si la mienne ou la tienne ;  
Sans relâche mon cœur crie :  
« Partageons, partageons l'angoisse et la peine ! ».

## MALGRÉ TOUT

La brume dissipée, l'exil commence,  
Avec pour seuls témoins de nos souffrances  
Les arbres nus dressés dans le silence.

Faible raison que la pâleur du ciel  
D'espérer qu'un adieu soit irréal  
Ou qu'un miroir mente à des cœurs cruels !

Charitablement, les arbres s'efforcent  
De ne montrer aux rêveries retorses  
Qu'un vieux masque émietté dans leur écorce.

Ne se peut-il qu'un jour nous oublions  
La peur d'être jeté sans rémission  
Dans une solitude âpre et sans fond ?

Ne se peut-il que nos âmes se veuillent  
Plus fortes que l'hiver qui nous endeuille,  
Et tôt ou tard se recouvrent de feuilles ?

Ne se peut-il que reviennent les jours  
Où, d'arbres verts, des merles pleins d'humour  
Pour nous chantaient des rengaines d'amour ?



Ne se peut-il que nos âmes pardonnent  
L'une à l'autre leurs plaies et qu'à temps sonne  
L'heure où le néant ses proies abandonne ?

## ÉPITAPHE PROVISOIRE

Mon cœur est une tombe où Dieu  
Entend seul gémir un amour  
Qui fut sans trêve malheureux  
Et dépérit au fil des jours.  
Enseveli exsangue et froid  
Comme le Christ au flanc percé  
D'un coup de lance sur la croix,  
Cet amour vit d'être pleuré.

## DÉTOUR VESPÉRAL

La très banale tristesse  
De cette rue au ciel étroit  
Où l'hiver s'installe oppresse  
Mon âme sans l'étonner ; je crois  
Voir blêmir toutes les promesses.

Mon retour est aride  
Car, je le sais, ma chambre est vide,  
Aucun fantôme n'a voulu  
Y attendre, muet, impavide,  
L'imprévu.

## ENTENDU PAR L'ÉCHO

Les nuits bercent les mers inquiètes  
En improvisant des chansons  
D'un mystère vague et profond  
Où nos deux âmes se reflètent.

Alouettes, merles, bouvreuils  
Ornent la vie de notes gaies ;  
Plus humbles, nos âmes essaient  
Seulement d'alléger leurs deuils.

Nos âmes malades se traînent  
L'une vers l'autre sans se voir ;  
Comme les flammes d'un feu noir  
En elles s'agitent leurs peines.

Dans quel pays, sur quel chemin,  
La chance leur sourira-t-elle,  
Et leurs enveloppes mortelles  
Ne vivront-elles plus en vain ?

## LE JARDIN HUMILIÉ

Des piquants singent les rayons  
De l'auréole d'une sainte  
— Révéler son nom ? À quoi bon ! —  
Sur maints tableaux d'église peinte.  
Mon cœur s'indigne, saigne, fond  
De chagrin. Écoute ma plainte.  
De ce jardin ont disparu  
Tous les oiseaux qui m'étaient dûs.  
Ne plaideras-tu pas ma cause  
Devant les statues, — et les roses  
Qui sans doute ont découragé,  
Avec leurs piquants acérés,  
Les incarnations de mes rêves  
D'adoucir le jour qui s'achève ?

## RÉPONSE

La mort est la mort, rien de plus,  
Tout commentaire est verbiage ;  
Quel rêve vraiment soulage  
L'âme penchée sur le bord  
Du gouffre d'où rien ne sort ?

Contre la mort, dont la face  
Qui grimace  
Nous menace,  
Que peux-tu faire pour moi,  
Que puis-je faire pour toi ?

À quoi bon faire des phrases,  
Nous bercer de mots au sens voilé ?  
Nous ne pouvons nous aider  
Qu'à enfanter une extase  
Où nos âmes mêlées oublient l'horizon  
Vers lequel sans le voir elles vont.

## COMMENTAIRE

« Laissons-nous aller,  
En attendant le pire,  
Simplement à nous aimer. »  
C'est facile à dire !  
Mais soyons francs : à nous manger,  
La mort ogresse est toujours prête ;  
Faire les anges musiciens,  
Ou faire la Belle et la Bête,  
N'y changerait rien !  
Soyons francs : solides sont les liens  
Qui attachent nos cœurs à nos chimères ;  
S'aimer simplement,  
Sans déchirement,  
N'est nullement chose facile à faire !  
Sommes-nous sûrs d'avoir devant nous le temps  
De nous résigner aux abandons nécessaires ?

## HALTE

Par quels obscurs et tortueux chemins  
Vient sans prévenir le cruel destin  
Des amants séparés, des orphelins !

Que m'a légué cette époque lointaine  
Où nous nous tenions par la main ? La peine  
Que tel un forçat son boulet je traîne !

La nuit s'achève et les coqs vont chanter ;  
Se meurt mon rêve fou de replanter  
Du romarin dans un cœur dévasté.

Comment s'affranchir d'une peine extrême  
Sans l'avilir ? Dérisoire problème :  
Dieu donne la paix aux hommes qu'il aime.



## L'AVENIR

Le ciel répand, sans doute indifférent,  
La même pluie sur la tombe et sur l'arbre ;  
Qu'ils soient gravés dans l'écorce ou le marbre,  
Nos noms disparaîtront, avec le temps.

Il n'y a pas d'immarcescibles haies  
Contre le vent, d'indestructibles murs ;  
La mort, dont le souffle attise nos plaies,  
Nous emportera dans son monde obscur.

Le soleil répand la même lumière  
Sur les champs de blé et les cimetières.  
L'amour rayonne-t-il inaltéré  
Lorsque l'âme et le corps sont séparés ?

Que savons-nous de nos lointains ancêtres,  
Et que sauront nos lointains descendants  
De nos précaires joies, de nos tourments,  
Ici-bas ? Rien ? Tant pis ! Mourir, c'est naître  
À la vraie vie, si l'âme a su trouver  
L'âme qui la cherchait, et partager  
Avec elle une extase où le silence  
De Dieu est devenu sans importance.

## FLEURS ROUSSES

Ne se peut-il que la mélancolie  
Du soleil couchant un jour donne vie  
À quelque rêve audacieux qui nous lie ?

La nature est riche en précieux conseils ;  
Mon cœur scrute les mers dont le soleil  
Va partager l'extase et le sommeil.

Du vieux soleil la marche vespérale  
Vers l'horizon des mers occidentales  
Fait honte à nos cœurs indécis et pâles.

Ne se peut-il que je me voie un jour  
Rire amèrement du vieux troubadour  
Vantant les vertus du dernier amour ?

Les vagues, ce soir, meurent sur la plage  
Sans avoir pu transmettre aucun message  
Qui accable nos cœurs ou les soulage.

## ACCALMIE

Rien n'était décidé vraiment,  
Sauf la fin de l'aveuglement ;  
À vaincre il y avait encore  
La férocité de l'aurore.

La brume rousse enhardissait  
Les rescapés, leur chair criait ;  
Ils voulurent mettre à l'épreuve  
La force des flots du vieux fleuve.

D'un suprême effort ils chassèrent  
Les vertiges cent fois reniés.  
Peu à peu les plaies s'apaisèrent  
Aux flancs de leurs rêves austères,  
Les jougs se firent plus légers  
Sur leur sang, — et moins exigeantes  
Furent leurs nostalgies béantes.

## ANNEAU

La nuit est proche où nous retournerons  
Sur la falaise aux chemins redoutables  
Où si longtemps nos âmes misérables  
Allèrent en vain guetter leur pardon.

La mer pleurera peut-être encore,  
Comme dans Ramah, obstinément,  
Rachel pleurait ses défunts enfants.  
Dans mes bras, en attendant l'aurore,  
Tu me chanteras, tout doucement,  
Les chansons que j'ai faites pour toi  
Près de la mer et loin d'elle autrefois,  
Avant de te reconnaître,  
Avant de renaître.

## FAISONS UN AUTRE RÊVE

En pleurant des amours imaginaires  
Nous écoutons la mer chanter sans fin  
Une berceuse à nos cœurs solitaires,  
Captifs amers de rêves d'orphelins.

Il est un pays où nous serions seuls  
Dans une foule étrangère à nos peines ;  
Il est une ville où tous les ponts mènent  
L'amour fidèle au-delà du linceul.

Dans chaque rue nos nostalgies rebelles  
Pourraient rencontrer l'Ange de l'Oubli,  
Et le charger des remords qui font d'elles  
Les proies d'un mal au féroce appétit.

Alors, au long de tendres promenades,  
Nous pourrions évoquer en souriant  
Les poèmes plaintifs dont sont friands  
Depuis longtemps, hélas ! nos cœurs malades.

## L'ÂGE D'OR

Du temps qu'était vivante  
La coutume de faire à deux,  
En voyant une étoile filante,  
Quelque raisonnable vœu,  
Aux fenêtres des trains qui s'éloignaient  
Et sur les quais des gares qu'ils quittaient,  
On agitait un mouchoir  
Pour dire un dernier au revoir.  
Il fallait bien reprendre à cette flamme  
Ce que de son âme  
On lui avait prêté,  
Mais on avait retardé  
Un peu le temps de se désoler.

## CONFIANCE

Le jardin des lunes discrètes  
Est entouré d'un mur vivant  
Qui rêve et empêche le sang  
De trahir les nouvelles fêtes.

Dans le désert  
De notre chair  
Une voix crie,  
Une autre prie.  
Tant de démons  
À la peau dure  
Grouillent au fond  
De plaies obscures !

Tout ce qui nous reste le veut,  
Il faut chercher, pas seulement dans nos yeux,  
Même si les horloges nous raillent,  
L'oubli caché dans la paille.

## UN CHANGEMENT RÉEL

Le silence soudain des remords blêmes  
Qui sifflaient en moi prouve qu'elle m'aime !  
La nuit ne sera plus jamais la même.

Je peux enfin me mettre à la fenêtre  
Et regarder la lune disparaître,  
Sans effroi, certain qu'elle doit renaître.

Est-ce que « renaître » est bien le vocable  
Qui convient ici, ô cœur misérable  
Qu'ont torturé les mensonges du diable ?

Qui sait distinguer la mort de l'absence  
D'un être chéri, lorsque la souffrance  
A corrompu les rêves de l'enfance ?

Je sens mon cœur s'ouvrir à la lumière ;  
Ma poitrine devient lieu de prière,  
Ma nostalgie n'y est plus prisonnière !



## STELLA

Passionnément, quand la nuit l'abandonne,  
Elle fait en pensée des confidences,  
Dont la tristesse et l'audace l'étonnent,  
À la brume sans fard, insignifiante,  
Mais qui n'est pas, comme la nuit, sans âme.

Passionnément elle attend que revienne  
La nuit, fausse mère et fausse orpheline,  
Qui n'étreint ni ne baise aucune femme.

## NOUVEAU MONDE

Tous les ingrédients poétiques  
Des berceuses qu'on entendait  
Du temps que la lune chantait  
Ont disparu de la boutique.  
Ce qu'elle offre est un simple objet  
Fort prosaïque mais parfait :  
De la mort le baiser unique.  
Foin des rêves qui tout compliquent !

### III

*I cried at Pity — not at Pain —  
I heard a Woman say  
“Poor Child” and something in her voice  
Convicted me — of me —  
So long I fainted, to myself  
It seemed the common way,  
And Health, and Laughter, Curious things —  
To look at, like a Toy —*

EMILY DICKINSON



## À UNE SŒUR DE MISÈRE

Si tu sais que la nuit réclame  
Sans raison les fruits de ton âme,  
Pourquoi les lui abandonner ?  
Pourquoi déjà désespérer ?

Te crois-tu, orpheline, femme  
Damnée ? Souffres-tu de l'infâme  
Lèpre d'un deuil que l'avenir  
Ne peut en aucun cas fléchir ?

Pourquoi si tôt cesser d'attendre  
L'unique soleil qui engendre,  
Même dans des mondes flétris,  
Le généreux, le tendre oublié ?

## DANS L'ARÈNE ET PAR LES RUES

Je ne suis qu'un vieux poète  
— C'est bien vite dit —  
Qui ne fit jamais rien qu'à sa tête  
Et souvent son temps perdit.

Vieux, qui pourrait dire le contraire  
Sans récuser mon portrait ?  
Poète, c'est là une autre affaire,  
Je le reconnais.

À ces dames seulement je donne  
Toutes mes chansons :  
Toi, ma mère et la Madone,  
Trois femmes que je confonds.

De ces trois femmes, laquelle  
La première donnera  
À mon cœur la récompense de son zèle ?  
Seul l'avenir le dira.

L'avenir a deux visages  
Le tien, bien sûr, et celui  
De la mort. Ton visage m'échappe et l'âge  
De sarcasmes cruels me poursuit.

## PAUVRE DIABLE

J'ai perdu ma vie à t'attendre  
Aux heures de rêves peuplées  
En peaufinant des chansons tendres  
À ton cœur tendre destinées ;  
À fouiller flammes, fumées, cendres  
— Où ne t'aurais-je pas cherchée ? —  
À te perdre sans rien comprendre  
À peine t'avais-je trouvée !

Car je ne suis qu'un pauvre diable ;  
La seule âme que j'aie troublée  
N'était pas âme véritable,  
Mais ombre en âme déguisée !

Une solitude implacable  
Vient prendre mon âme aveuglée  
Qui se plaint : « Ô Dieu secourable,  
Pourquoi m'as-tu abandonnée ? »

## FAIBLESSE D'UN ESPRIT FORT

« Pourquoi ma vie serait-elle aussi brève ?  
Tu es sans aucun doute un mauvais rêve ! »  
Dit-il, moqueur, à la muette mort,  
Qui, sans façon, le poussait vers la fosse.  
« Penses-tu m'effrayer ? Tu as bien tort :  
J'ai cru à beaucoup trop de choses fausses  
Sur cette terre et sur ce qu'on nomme le ciel,  
Pour ignorer que les regrets sont éternels ! »



## PANTIN

C'est plus qu'un rêve,  
Et il est bien à moi,  
Ce polichinelle en carton,  
Pitoyable et drôle,  
Suspendu en permanence,  
Au moyen d'un petit clou,  
Dans ma chambre.  
Une visiteuse  
Le fait danser si cela lui plait  
En tirant une ficelle.

PROMENEUSE  
DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Nul mal n'alarme autant son âme  
Que la fièvre des orphelines,  
Un deuil qui sans pitié les mine  
Et livre leurs rêves aux flammes.

Peut-elle sans crainte écouter  
Le murmure flou du jardin  
Et les longs discours sibyllins  
Du jet d'eau, d'ironie teintés ?

Que dirait-elle à des statues  
Qui soudain lui demanderaient  
Quelques nouvelles toutes nues  
De l'ombre qui sème l'ivraie ?

Ses rêves encore vivants  
Fuiant vers un horizon brumeux  
Les tempêtes que des aveux  
Pourraient déchaîner dans son sang.

## CATHERINE

La nuit n'a pas été tendre  
Et Catherine a pleuré,  
Seule dans ses draps brodés,  
Un rêve réduit en cendres.

Faux souvenirs, vrais regrets  
Erraient dans les rues désertes,  
Et la plaie toujours ouverte  
De Catherine saignait.

Pour une sœur de misère  
Pierrot fredonnait tout bas  
Un air de la Traviata...  
Ah ! Venise imaginaire !

Tandis qu'arrive le jour,  
Dans les vitrines s'endorment  
Les secrets protéiformes  
Des yeux des loups de velours.

## INTERLUDE

Toi qui mieux que les joies connais les peines,  
Ne laisse pas tomber des larmes vaines  
Sur cette page où ta plume se traîne ;  
Ne triche pas pour gagner l'âme sœur,  
N'allonge pas ton encre avec des pleurs,  
Ton madrigal n'en serait pas meilleur.

Aiguillonné par la mort toujours prête  
Pour des noces de fiel si tu t'arrêtes,  
N'aurais-tu pas un peu perdu la tête ?  
À quelle belle écris-tu, songe-creux ?  
À Cendrillon seule auprès de son feu ?  
À l'ondine éplorée changée en mouette ?  
À la petite fée aux cheveux bleus  
Qui sauva Pinocchio l'Aventureux ?

De qui attends-tu l'unique réponse  
Qui puisse annihiler l'œuvre des ronces  
Du doute sombre où ton cœur nu s'enfonce ?  
N'oublie pas que la vie n'est qu'un éclair  
Dans une immense nuit, soit réaliste :  
Ne perds pas ton temps à faire des vers  
Qui paraissent n'offrir qu'un cœur amer ;  
Les femmes n'aiment pas qu'on les attriste !

## DÉMESURE

Un être caché réclame  
Un aveu à mon cœur las ;  
Est-ce un chat, est-ce une femme,  
Est-ce Dieu ? Qui le dira ?

Quelle maladie de l'âme  
Que le temps ne guérit pas,  
Quel amour secret, quel drame,  
Quel deuil le satisfera ?

Si l'aube qui vient me blâme,  
Tant pis ! Je suis un paria,  
Je jette mes vers aux flammes,  
Tout le monde m'oubliera.

EN DÉCEMBRE,  
AU JARDIN DU LUXEMBOURG

La neige commença, inattendue,  
À tomber, lentement, comme à regret,  
Sur les allées, les arbres, les statues,  
L'eau triste du bassin qui méditait.

Les flocons, déviés, comme les atomes  
Du penseur grec, de leur plus court chemin,  
Allaient donner allure de fantômes  
Aux femmes créées par d'habiles mains.

Il ne s'était pas fait plus de silence  
Dans le jardin, les habituelles voix  
Traversaient l'air, et les cœurs qui ne lancent  
Nul cri vain gémissaient tous à la fois.

Depuis des jours l'avenir semblait vide,  
On pouvait craindre une attente sans fin,  
Et la mélancolie du ciel livide  
Disait le poids de la main du Destin.

Le jardin paraissait, pris d'un vertige  
D'incrédulité, d'oubli, d'abandon,  
En danger de laisser la mort, qui fige  
Toute pensée, lui ravir la raison.

Inattendue, sur le jardin malade,  
La neige commença, avant la nuit,  
À tomber, baisant de ses lèvres fades  
Les veuves de marbre aux rêves détruits.

## L'AMOUR DE L'AMOUR

Est-il important de savoir  
Ce qu'est Dieu, comment il se nomme ?  
Ceins tes reins, rallume l'espoir,  
Quand dans ton cœur tombe le soir !  
Il ne faut qu'un jour à un homme  
Résolu, pour aller à pied,  
Par sa chimère accompagné,  
Ou seul, sans le moindre viatique,  
De Jérusalem à la mer.

L'art de l'alchimiste ne sert  
À rien aux âmes faméliques,  
L'amour de l'amour est l'unique  
Recours, quand tout va de travers.



## CHANSON POUR UNE FÊTE DE LA RAISON

Au feu, sans histoires,  
Tout ce qu'il faut croire  
Sans savoir pourquoi,  
La Torah, la Croix !

Au ruisseau, les larmes !  
En terre, les armes !  
Célébrons l'oubli  
À table et au lit !

Toute nuit est noire !  
Noyons la mémoire !  
Buvons, forniquons,  
Demain nous mourrons !

## PETITES CHANSONS POUR L'HEURE DU THÉ

### I

Il faut ou vivre ou mourir,  
Toute la philosophie  
Est là, brutale et jolie  
Fleur d'un stérile désir.

### II

L'ogre Hérode, fort difficile,  
Désirait dévorer en ville,  
Au dîner, des petits enfants  
De Judée de moins de deux ans,  
Laisse entendre, subtilement,  
Saint Matthieu dans son évangile.

### III

Une ombre en cygne se déploie  
Sur le lac de thé odorant,  
À moins que ce ne soit en oie  
De Chine ou en voilier d'enfant.  
Pleurez, pleurez, l'amour se noie  
Dans le lac des deuils persistants.

#### IV

Des torrents de larmes brûlantes  
Sont loin d'être ce que ces mots  
Pris simplement vous représentent,  
Peut-être aussi loin que des flots  
De sang sont d'apaiser l'ardente  
Soif des ombres dans le tombeau !

#### V

Les indiscrets sont détestés  
Des gens aux amours ténébreuses ;  
Gardons-nous de solliciter  
Des confidences douloureuses ;  
Les doigts de la curiosité,  
Loin d'adoucir les plaies, les creusent !

#### VI

Folles ou coquines diseuses  
De bonne aventure, quittez  
Votre noir manteau de menteuse :  
L'amour est vivant, c'est l'été !

## VII

Comment dire sans emphase  
Qu'un jeune soleil épouse  
Mille gouttes de rosée  
Chaque jour à l'heure exquise  
Où l'aurore aux doigts de rose,  
Par cette audace amusée,  
Rit des nuits à l'amour closes  
Qui aux noces se refusent ?

## CHANSONNETTE DE MÉCRÉANT

Exercices stériles  
D'un cœur que Dieu exile,  
Mes mille et trois sonnets  
À la Vierge en allée  
Dans la nuit étoilée  
Qui tournait, qui tournait !

Grimaçantes années  
Tristement égrenées,  
Vous faites un bien laid  
Et méchant chapelet,  
Perfide, satanique,  
Tel le serpent biblique !

SUR L'ORIGINE DU NOM DES BÊTES  
*Fantaisie exégétique*

Les Écritures permettent  
Que d'un libre jugement  
Sages et fous interprètent  
Des légendes incomplètes  
Et d'obscurs enseignements,  
Tout raisonnable exégète  
L'admettra facilement.

L'univers encore enfant,  
Dieu voulut savoir comment  
L'homme appellerait les bêtes.  
D'Adam l'embarras fut grand ;  
Ève écouta le serpent,  
Puis donna, fort satisfaite,  
Sans hésiter un moment,  
Aux hôtes de la planète  
Des noms, que tous, sur le champ,  
Trouvèrent désobligeants.  
Chagrin et ressentiment  
Furent le clou de la fête  
Agencée par le Satan.

Beaucoup d'esprits remuants  
De siècle en siècle répètent  
Une question, cependant,  
Que ni l'Ancien Testament  
Ni le Nouveau ne rejettent :

Où Dieu avait-il la tête  
Lorsqu'il tira du néant  
Son univers surprenant  
En laissant Ève et Adam  
Donner arbitrairement  
Leurs noms à toutes les bêtes ?

## CE QUE NOÉ AURAIT DÛ RÉPONDRE À DIEU

Certes, le monde où nous vivons  
Est dur et laid, comme toi-même,  
Vieux démiurge au courroux si prompt,  
Sourd aux pleurs des cœurs qui blasphèment  
En fouillant leur rêve à tâtons ;

Certes, ce monde est une cage  
Où souffrance et mort font la loi  
Depuis qu'à l'aurore des âges  
Tu créas, toi seul sais pourquoi,  
L'homme et la femme à ton image.

Certes, solitude et chagrin  
Au-dessus de tous les cœurs planent,  
Dans ce monde issu de tes mains,  
Et l'amour déçu se condamne  
À d'inassouvissables faims.

Certes, la si fameuse ruse  
Du serpent n'était presque rien  
Auprès des chimères qui usent  
Les âmes ; certes, tu as bien  
Des raisons d'ouvrir tes écluses !



## CHANSON D'AUTOMNE

Que ferons-nous de cet automne  
Si ambigu, gris et doré ?  
Mon cœur sans illusions frissonne ;  
Entends-tu la lune pleurer ?

Sera-t-il, cet automne, route  
S'enfonçant dans un noir désert,  
Ou, malgré nos peines, nos doutes,  
Voie maternelle vers l'hiver ?

Nos cœurs vont-ils, tels des phalènes,  
Voler çà et là sans choisir ?  
Entends-tu les statues des reines  
Derrière les grilles gémir ?

Les feuilles des marronniers tombent  
Dans le jardin du Luxembourg.  
Verrons-nous, au bord de la tombe,  
Le néant terrasser l'amour ?

« Ah ! l'amour possède une armure  
Bien meilleure, mais quel pari ! »  
Du ciel, tristement, nous murmure  
La voyageuse sans mari.

SOUS LE COUVERT  
D'UN TOUR DE MANÈGE

Le diable ne m'y prendra plus.  
Je t'entends, rien, donc, n'est perdu.  
Tu ris, dans le jet d'eau cachée,  
D'entendre sans fin Pinocchio  
Interroger pianissimo  
Une carpe qu'il a pêchée.

Le soleil caresse les fleurs,  
Je reconnais vite les gestes  
De tes mains légères et prestes  
Dispensatrices de bonheur.

Les statues de reines de France  
Et d'autres dames du passé  
Me font comprendre sans parler  
La richesse de tes silences.

Merlin, jadis, l'avait prédit,  
Tu es, c'est clair comme l'aurore,  
En même temps Clémence Isaure  
Et Valentine Visconti.

Est-ce une fée, est-ce un fantôme,  
Est-ce un doux souffle printanier,  
Ce qui émeut les marronniers ?  
Non ! C'est toi qui joues comme un môme.

On dirait que de loin les tours  
De Saint-Sulpice te saluent.  
Mais oui ! elles t'ont reconnue,  
Sous tes poétiques atours.

Le jardin est un brin perplexe,  
Mais j'aurai tort si je me vexe :  
Je ne suis qu'un pauvre rimeur  
Qui peine à puiser dans son cœur,  
Contre le venin d'une absence  
Le contrepoison, hasardeux  
En tous temps et sous tous les cieux,  
Que l'on appelle l'espérance.

Tu étais ici, près de moi,  
Lorsque je conçus les paroles  
D'une autre chanson un peu folle,  
Il y a maintenant neuf mois !

## CHANSON D'HIVER

J'imagine peu de choses  
Nouvelles au fil des jours ;  
Sans fin mon âme transpose  
Le même rêve d'amour.

Ce rêve, de mes poèmes,  
Est le familier démon ;  
Toujours fidèle à lui-même,  
Il n'a qu'un seul horizon.

N'importe quel paysage  
Convient à ce rêve, vieux  
Comme moi, et qui voyage  
Avec la mort sous les yeux.

Une plainte monotone  
Enneige souvent mes vers ;  
C'est ce que j'ai que je donne :  
Mon pauvre rêve d'hiver.

Ah ! que ce rêve console  
Ton cœur, malgré ses défauts,  
Est-ce une espérance folle,  
Une utopie d'esprit faux ?

## CHANSON DU PONT ROYAL

Paris n'est plus pâle,  
Le bleu du ciel pur  
Paraît presque étrange.

Le soleil est doux  
Comme une berceuse  
Simple du Frioul.

Sous le Pont Royal  
La Seine tranquille  
Coule, bien rêveuse...

Essaie d'oublier,  
Âme ténébreuse,  
Tes deuils vigilants.

Jacob avec l'ange  
Lutte, Dieu l'appelle  
Dès lors Israël.

## LA POÉSIE

Mouettes, comment reconnaître,  
Lorsque l'horizon se fend,  
Un poème qui veut naître  
Du chaos où bat le sang ?

Mieux que vos cris, mouettes, mieux  
Que vos plaintes si diverses,  
La sage lagune berce  
Les mots qui mouillent mes yeux.

Qu'est-ce que la poésie ?  
Est-ce un opium peu coûteux  
Ou bien, qu'on soit jeune ou vieux,  
Une simple maladie ?

Avec une part d'amour,  
Imaginaire ou réelle,  
Moins chiche, Polichinelle  
Serait guéri pour toujours.

Elle n'est drogue vitale  
Que pour des mendiants pareils  
Aux nostalgiques soleils  
Qui perdent tous leurs pétales.

Mais à quoi bon écouter  
Les réponses de Venise  
Plus longtemps ? Mon cœur se brise  
Sur la dure vérité !

## DU GAI SAVOIR ET DE L'AMOUR COURTOIS

Du temps de la reine Aliénor  
Et de Marie aux lèvres d'or,  
Sous le ciel de la douce France,  
Ensemble allaient science et conscience,  
Et aux jeux d'amour et de mort,  
Qui perdait, — perdait l'espérance.

Quel troubadour, même imparfait,  
Aurait pu croire qu'il vivrait  
Après avoir trahi sa dame  
Assez longtemps pour que les flammes  
Des inguérissables regrets  
Meurent peu à peu dans son âme ?



# LES ORPHELINS REPENTANTS

## *Tome 3*

L'orpheline et les cloches de Pâques	9
Une femme se chante une berceuse	10
En hiver	12
Tâche d'orpheline	13
Un mystère de Venise	14
Métamorphoses (rêverie d'une orpheline)	15
Chuchotement nocturne	16
Orpheline devant un figuier vivant	17
Un hôpital, puis un autre hôpital	18
La simplicité même	20
Réalisme	21
Entre nous	22
Deux souffrances	23
Partage impur	24
Le certain et le possible	25
Grâce	26
Sans preuve	28
Sera-t-elle sauvée ?	30
Dénouement	31
Retour définitif	32
Changement	33
Le bol bleu	34
Les sœurs	35
Sur la passerelle	36
Choses reconnues dans une tapisserie ancienne	38
Masque en vitrine	40
Corrida	42
Une mauvaise surprise	43
Midi	44
Gravé sur un ciel dur	45

Recommencement	46
Avec un bouquet de jonquilles	47
Vers un saule	48
À des sages	49
La bonté des vieux arbres	50
Remarque amicale	53
Paris un 14 juillet	54
La dernière impasse	56
Cauchemar	57
Le dos au mur	58
Veille de la fin d'un monde	59
Les dévorants	60
Brèche mûre	61
Faute de mieux	62
Refuge	63
Malgré tout	64
Épitaphe provisoire	66
Détour vespéral	67
Entendu par l'écho	68
Le jardin humilié	69
Réponse	70
Commentaire	71
Halte	72
L'avenir	73
Fleurs rousses	74
Accalmie	75
Anneau	76
Faisons un autre rêve	77
L'âge d'or	78
Confiance	79
Un changement réel	80
Stella	81
Un nouveau monde	82

À une sœur de misère	85
Dans l'arène et par les rues	86
Pauvre diable	87
Faiblesse d'un esprit fort	88
Pantin	89
Promeneuse dans le jardin du Luxembourg	90
Catherine	91
Interlude	92
Démésure	93
En décembre, au jardin du Luxembourg	94
L'amour de l'amour	96
Petites chansons pour l'heure du thé	97
Chanson pour une fête de la raison	100
Chansonnette de vieux mécréant	101
Sur l'origine du nom des bêtes	102
Ce que Noé aurait dû répondre à Dieu	104
Chanson d'automne	105
Sous le couvert d'un tour de manège	106
Chanson d'hiver	108
Chanson du Pont Royal	109
La poésie	110
Du gai savoir et de l'amour courtois	112



Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2007

Imprimé en France